

## La carrière symbolique d'un père fondateur. André Siegfried et la science politique française après 1945

In: Genèses, 37, 1999. Sciences du politique. pp. 4-26.

---

Citer ce document / Cite this document :

Blondiaux Loïc, Veitl Philippe. La carrière symbolique d'un père fondateur. André Siegfried et la science politique française après 1945. In: Genèses, 37, 1999. Sciences du politique. pp. 4-26.

doi : 10.3406/genes.1999.1592

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes\\_1155-3219\\_1999\\_num\\_37\\_1\\_1592](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1999_num_37_1_1592)

---

## Abstract

The Symbolic Career of a Founding Father. André Siegfried and French Political Science after 1945 The case of André Siegfried and his *Tableau politique de la France de l'Ouest* : is examined here as a social history of the reception given to scientific works. The article attempts to understand how A. Siegfried became the "founding father" of French political science and to reconstruct the successive moments in which three methods for interpreting this work appeared in the discipline: The beginnings of electoral sociology in the Forties all the way up to the end of the ; Fifties correspond to a moment of significant cognitive and symbolic investment in the *Tableau politique de la France de l'Ouest*. During the Sixties and Seventies, the *Tableau* became an icon for the discipline, at the very moment when its aura began declining. In the most recent period, we have witnessed a new approach to writing the history of the discipline, a return to an historical study of the work and its author, which have brought about a revision of their status. Through these steps, the *Tableau* was turned first into an object of reference, then an object of reverence and finally an object of history.

## Résumé

■ Loïc Blondiaux, Philippe Veitl : La carrière symbolique d'un père fondateur. André Siegfried et la science politique française après 1945 Le cas d'André Siegfried et de son *Tableau politique de la France de l'Ouest* est interrogé sous l'angle d'une histoire sociale de la réception des œuvres scientifiques. Il s'agit tout à la fois de comprendre comment A. Siegfried a pu devenir «le père fondateur» de la science politique française et de reconstituer les moments successifs d'apparition de trois modalités d'interprétation \* de l'œuvre au sein de cette discipline. Les débuts de la sociologie électorale, dans les années quarante et jusqu'à la fin des années cinquante, correspondent à un moment de fort investissement cognitif et symbolique du *Tableau Politique de la France de l'Ouest*. Les années soixante et soixante-dix voient le *Tableau* transformé en icône de la discipline, au moment même où son aura décline. La période la plus récente a vu apparaître un nouveau mode d'écriture de l'histoire de la discipline; un retour historiographique sur l'œuvre et sur son auteur, amenant la révision de leur statut. C'est ainsi que le *Tableau* a pu se transformer en objet de référence, en objet de révérence et en objet d'histoire.

## LA CARRIÈRE SYMBOLIQUE D'UN PÈRE FONDATEUR

ANDRÉ SIEGFRIED ET

LA SCIENCE POLITIQUE

FRANÇAISE APRÈS 1945\*

**Loïc Blondiaux,  
Philippe Veitl**

\* Cet article est issu d'une communication présentée lors du colloque « Faire l'histoire des sciences de l'homme » organisé à l'occasion du dixième anniversaire de la Société française pour l'histoire des sciences de l'homme, 5 et 6 décembre 1996. Nous remercions notamment Dominique Pestre, Antoine Savoye, Nathalie Richard, et Pierre Favre pour leurs remarques critiques à cette occasion.

1. Nonna Mayer, Pascal Perrineau, *Les Comportements politiques*, Paris, A. Colin, 1992, p. 39; Frédérique Matonti « Sociologies politiques française et américaine : esquisse d'une histoire de leurs méthodologies », *Préfaces*, n° 9, 1988, p. 90.

2. Philippe Braud, *Sociologie politique*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1992, p. 17.

3. « La science politique », *Revue de l'enseignement supérieur*, n° 4, 1965, p. 167.

André Siegfried est le père de la science politique française moderne. Son *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la III<sup>e</sup> République*, paru en 1913, en constitue la première œuvre : il n'est pas d'énoncés plus répandus et plus stables que ces deux-là. Si l'on inventorie l'ensemble des histoires officielles de la discipline comme les manuels les plus usuels, rares sont ceux qui dérogent à ce double rappel. Pour Nonna Mayer et Pascal Perrineau, par exemple, « l'acte de naissance de l'analyse électorale voire de la science politique en France, est la publication par A. Siegfried du *Tableau Politique de la France de l'Ouest* »<sup>1</sup>. Dans un manuel récent de sociologie politique, Siegfried fait partie, aux côtés de Durkheim, Pareto, Tocqueville, Weber et Tönnies, des six saints patrons de cette branche de connaissance dont la notice biographique orne l'introduction de l'ouvrage<sup>2</sup>. Dès le milieu des années soixante, une telle définition avait pris corps : l'iconographie abondante d'un numéro spécial consacré à la science politique par la *Revue de l'enseignement supérieur* n'admettait ainsi qu'un seul portrait de contemporain aux côtés de ceux de Machiavel, Hobbes, Benjamin Constant, Tocqueville ou Proudhon : celui d'A. Siegfried penché sur sa table de travail<sup>3</sup>.

Or, paradoxalement, il ne viendrait à l'esprit de quiconque d'affirmer qu'A. Siegfried a bel et bien fondé en personne la science politique française. La parution du *Tableau politique* en 1913, œuvre elle-même sans postérité

immédiate dans la réflexion de son auteur, ne rencontrera ni écho intellectuel ni prolongement institutionnel immédiats<sup>4</sup>. Disparu en 1959, A. Siegfried n'assistera que de loin à l'institutionnalisation de cette discipline après la Seconde Guerre mondiale. Intellectuellement présent, il restera physiquement absent de cette période-clé, offrant cependant son patronage aux initiatives en cours.

Comment rendre compte de ce cas singulier de paternité par élection ? L'exemple d'A. Siegfried conduit à s'interroger sur la manière dont les disciplines, pensent leurs fondations, se choisissent un père, s'inventent au besoin une tradition, pour reprendre une expression aujourd'hui consacrée par l'histoire sociale du politique<sup>5</sup>. Nous voudrions montrer dans cet essai, étape d'un travail en cours sur l'histoire de la science politique française depuis 1945, que ce récit de la genèse de la discipline possède sa propre histoire, que le statut actuel de A. Siegfried et de son *Tableau* doit beaucoup à l'existence d'une communauté de lecteurs et au travail d'interprétation fourni par un groupe d'individus d'où émerge la personnalité de François Goguel et ce, dans une conjoncture historique particulière : celle de l'institutionnalisation de la discipline au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Nous voudrions rendre compte de ce moment où s'invente un « Siegfried goguelien » comme d'autres ont pu parler de « Weber aronien » en analysant les conditions de réception en France de l'œuvre du sociologue allemand<sup>6</sup>.

Plus généralement, le cas d'A. Siegfried rappelle qu'il n'existe pas de père fondateur en soi, et en l'occurrence pas de père fondateur pour soi, et que ce statut résulte toujours d'un travail de construction rétrospectif<sup>7</sup>. Dans ce cas de figure, comme dans d'autres, l'invention du père relève de « l'artefact historiographique »<sup>8</sup>. À la manière dont le sociologue Howard Becker, auquel nous avons emprunté le titre de cet article, a pu rendre compte de la déviance en montrant que cette dernière est « une propriété non du comportement lui-même, mais de l'interaction entre la personne qui commet l'acte et celles qui réagissent à cet acte »<sup>9</sup>, il s'agit de s'interroger sur les modalités selon lesquelles cette qualité de père fondateur peut s'acquérir, se négocier et éventuellement se transmettre. Tout comme H. Becker a pu intituler l'un de ces articles les plus célèbres « Comment devient-on fumeur de marijuana ? » et Michèle Lamont se demander, à propos de Jacques Derrida, « Comment devient-on un philosophe

4. Pierre Favre, *Naissances de la science politique en France. 1870-1914*, Paris, Fayard, 1989.

5. Éric Hobsbawm, Terence Ranger (éd.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

6. Michael Pollak, « Max Weber en France. L'itinéraire d'une œuvre », *Cahiers de l'Institut d'histoire du temps présent*, n° 3, 1986.

7. Peter Baehr, Mike O'Brien, « Founders, Classics and the Concept of a Canon », *Current Sociology*, vol. 42, n° 1, 1994 ; Bernadette Bensaude-Vincent, « A Founder Myth in the History of Science ? The Lavoisier Case », in Loren Graham, Wolf Lepenies, Peter Weingart (éd.), *Functions and uses of Disciplinary Histories, Sociology of the Sciences Yearbook*, vol. 2, Dordrecht, D. Reidel Publishing Company, 1983 ; Claude Blanckaert, « Actualité de Boucher de Perthes », *Gradhiva*, n° 8, 1990 ; Laurent Mucchielli, « Heurts et malheurs du durkheimisme. Problèmes historiographiques, enjeux épistémologiques et pédagogiques d'une mémoire disciplinaire », *Politix/Travaux de science politique*, n° 29, 1995.

8. C. Blanckaert, « Buffon and the natural History of Man : writing History and the « foundational Myth » of Anthropology », *History of the Human Sciences*, vol. 6, n° 1, 1993.

9. Howard Becker, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985, p. 38 (éd. orig. *Outsiders. Studies in the Sociology of Deviance*, New York, The free Press, 1963).

## DOSSIER

*Sciences du politique*

Loïc Blondiaux, Philippe Veitl

*La carrière symbolique  
d'un père fondateur.*

*André Siegfried et la science  
politique française après 1945*

français majeur ? »<sup>10</sup>, nous voudrions à notre tour poser naïvement la question : « Comment devient-on le père fondateur de la science politique française ? ».

Mais l'objet du présent travail ne se limite pas à ce cas intéressant de recherche en paternité. L'exemple d'A. Siegfried et de la science politique française invite aussi à recenser les différentes modalités selon lesquelles peut s'écrire l'histoire d'une discipline. Le *Tableau politique de la France de l'Ouest*, cette œuvre unanimement célébrée, a en effet connu une pluralité de lectures depuis sa redécouverte dans l'immédiate après-guerre et l'histoire la plus récente de la discipline a correspondu avec une transformation en profondeur des regards portés sur elle. Nous voudrions ici confronter ces styles historiographiques et en comprendre les ressorts et les conditions de formation.

Pour ce faire, nous avons tenté de reconstituer schématiquement les moments successifs d'apparition de trois modes d'interprétation, de trois constructions de l'œuvre qui aujourd'hui coexistent. Les débuts de la sociologie électorale, dans les années quarante et jusqu'à la fin des années cinquante, correspondent à un moment de fort investissement cognitif et symbolique du *Tableau Politique de la France de l'Ouest*. Les années soixante et soixante-dix voient le *Tableau* transformé en icône de la discipline, au moment même où son aura décline. La période la plus récente est celle d'une forme nouvelle d'écriture de l'histoire de la discipline, d'un retour historiographique sur l'œuvre et sur son auteur qui va amener la révision de leur statut. C'est ainsi que le *Tableau* s'est vu successivement transformé en objet de référence, en objet de révérence et en objet d'histoire.

### **La recherche du père: le *Tableau* comme objet de référence**

La redécouverte du tableau, son invention au sens premier du terme, a lieu dans la seconde moitié des années quarante, à l'instigation de François Goguel, à un peu plus de 35 ans et enseignait à Sciences po où il a notamment animé avant-guerre la revue de l'École – *Sciences Politiques* – dédiée sous son initiative à l'analyse des phénomènes politiques et économiques contemporains. Issu, comme A. Siegfried, de la bourgeoisie protestante, il se partage alors entre l'Institut d'études politiques

10. Michèle Lamont, « How to become a dominant french Philosopher ? », *American Journal of Sociology*, vol. 83, n° 3, 1987 ; Stuart Clegg, « Review Article : How to become an international famous British social Theorist », *The Sociological Review*, 1992.

nouvellement créé et les services législatifs du Conseil de la République, futur Sénat, dont il deviendra secrétaire général en 1958. Après avoir consacré sa thèse au rôle financier du Sénat, il rédige en captivité son premier grand ouvrage, *La politique des Partis sous la III<sup>e</sup> République* dont la thèse principale – la permance dans la vie politique française d'une opposition entre un parti de « l'Ordre » et un parti du « Mouvement » – croise, si elle ne les recoupe pas totalement, les obsessions siegfriediennes<sup>11</sup>.

Les élections du 21 octobre 1945 vont être l'occasion pour F. Goguel de publier dans *Esprit* différentes cartes électorales issues, semble-t-il, de discussions avec A. Siegfried autant que d'un intérêt précoce pour la cartographie électorale<sup>12</sup>. S'y lit la volonté d'établir une « carte des tempéraments » politiques qui, selon lui n'auraient pas changé dans leur distribution géographique départementale depuis les élections de 1936<sup>13</sup>. Le geste de base de la démarche goguelienne – la superposition et la comparaison de cartes – qu'il réitérera lors de toutes les élections ultérieures, s'accomplit ici pour la première fois<sup>14</sup>. Il a été rendu possible par l'émergence au début de la III<sup>e</sup> République puis l'essor dans la presse de la cartographie électorale dont A. Siegfried et F. Goguel sont tout à la fois les héritiers et les débiteurs<sup>15</sup>. Le commentaire de carte s'est inscrit depuis lors comme l'un des exercices privilégiés de la science politique française jusqu'à devenir une composante à part entière de « l'univers mental du politologue »<sup>16</sup>. À la différence de ce qui s'est joué par exemple dans la science politique américaine – où la géographie électorale, après des débuts prometteurs, est restée toujours très marginale<sup>17</sup> – une partie de la science politique française se spécialisera, parfois jusqu'à l'obsession, dans ce geste répétitif où le fond de carte a pu devenir l'emblème d'une connaissance et d'un savoir-faire.

Mais l'ambition affichée par F. Goguel, énoncée dans de multiples articles et ouvrages parus entre 1947 et 1958, va beaucoup plus loin que ce commentaire épisodique et descriptif de l'élection: elle tend vers la formation d'une discipline académique nouvelle. À travers la création d'une « École française de sociologie électorale », le moment lui semble venu de constituer la « sociologie électorale en science autonome et majeure, reliée certes à la géographie humaine comme à la sociologie politique mais pourvue de ses moyens propres de recherche et d'expression et dotée d'une méthode sûre »<sup>18</sup>.

11. François Goguel, *La Politique des partis sous la III<sup>e</sup> République*, Paris, Seuil, 1946, p. 29.

12. Comme en témoigne ce récit de découverte: « J'ai fait mes premières cartes électorales à l'âge de 15 ans, le lendemain des élections du 11 mai 1924. En lisant les résultats dans *Le Temps*, journal auquel mon père était abonné comme il se devait dans la bourgeoisie de l'époque, j'ai été frappé par l'existence d'une répartition géographique des votes. Je suis descendu chez un libraire voisin acheter un fonds de carte de la France par départements... Je ne connaissais pas du tout André Siegfried à ce moment-là ». Voir F. Goguel, « Géographie électorale et science politique: un itinéraire », in J. Lévy (éd.), *Géographies du politique*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques (FNSP), 1991.

13. F. Goguel, « Géographie des élections du 21 octobre 1945 », *Esprit*, n° 13, 1945, p. 956.

14. Voir entre autres F. Goguel, *Géographie des élections sous la III<sup>e</sup> et la IV<sup>e</sup> Républiques*, Paris, Presses de la FNSP, 1970.

15. Alain Garrigou, « Invention et usages de la carte électorale », *Politix*, Travaux de science politique, n° 10-11, 1990.

16. Michel Offerlé, « Le nombre de voix. Électeurs, partis et électors sociaux à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 71-72, 1988.

17. Richard Jensen, « American Election Analysis: A Case History of Methodological Innovation and Diffusion », in Seymour Lipset (éd.), *Politics and the Social Sciences*, New York, Oxford University Press, 1969.

18. F. Goguel (éd.), *Études de sociologie électorale*, Paris, A. Colin, Cahier de la Fondation nationale des sciences politiques, n° 1, 1947, pp. 2-3.

## DOSSIER

*Sciences du politique*

Loïc Blondiaux, Philippe Veitl

*La carrière symbolique  
d'un père fondateur.*

*André Siegfried et la science  
politique française après 1945*

Les hésitations originelles sur le choix du vocable – devra-t-il s'agir d'une géographie ou d'une sociologie électorale ? – se régleront vite au profit de la seconde appellation. Pour F. Goguel, si la géographie électorale se contente de décrire et de produire, sous la forme de cartes, une information sur la distribution régionale des votes lors d'une élection donnée, la sociologie électorale doit poursuivre quant à elle une ambition nomologique : elle entend expliquer et mettre en relation les résultats électoraux avec les « nombreux faits de la structure sociale et de la dynamique sociale qui peuvent agir ou avoir agi sur eux »<sup>19</sup>.

### *Les reproductions du Tableau*

Sans qu'il soit lieu ici de passer en revue les différentes facettes d'une entreprise qui mériterait à elle seule une recherche en propre, il est difficile de ne pas voir dans un tel programme la trace laissée par les précédents durkheimien et vidalien. L'exemple de la sociologie religieuse de Gabriel Le Bras, en particulier, semble avoir été décisif. Ce dernier, intéressé à l'origine par l'appel de F. Goguel, se plaira d'ailleurs à souligner la similitude des deux projets : l'accent mis sur la multiplication des monographies, la difficulté à rendre compte des configurations urbaines, l'aspect irréductiblement empirique, l'attention portée à la construction d'indicateurs, le rôle des cartes, une même double allégeance à la géographie et à la sociologie<sup>20</sup>...

F. Goguel se fixe un objectif : « formuler synthétiquement les lois sociologiques de la formation et de l'évolution de l'opinion politique<sup>21</sup> ». Il définit une méthode : multiplier les monographies locales fondées sur l'obtention de résultats statistiques aussi précis et complets que possible, lesquels devront permettre à terme de parvenir à une connaissance systématique des variables qui influencent le vote.

En quelques années se multiplient les initiatives, toutes accueillies par la Fondation nationale des sciences politiques récemment créée, visant à donner un contenu à ce programme : ouvrages collectifs<sup>22</sup> ; guides et bilans de recherche<sup>23</sup> et enfin création en 1948 d'un Centre d'études scientifiques de la politique intérieure dont la mission est de « développer, coordonner, faciliter les travaux scientifiques portant sur l'histoire, la géographie et la sociologie électorales » et dont le colloque fondateur réunira quelques-unes des principales figures des sciences

19. F. Goguel, « Report on the Present State of the Study of Political Parties, Public Opinion and Elections in France », in *Contemporary Political Science. A Survey of Methods, Research and Teaching*, Paris, Unesco, 1950.

20. Gabriel Le Bras, « Géographie électorale et géographie religieuse », in F. Goguel (éd.), *Études de sociologie électorale*, op. cit.

21. F. Goguel, *ibid.*, p. 3.

22. *Ibid.* : F. Goguel (éd.), *Nouvelles études de sociologie électorale*, Paris, A. Colin, Cahier de la Fondation nationale des sciences politiques, n° 60, 1954.

23. F. Goguel, *Initiation aux recherches de géographie électorale*, Paris, Centre d'études sociologiques, 1947 ; « Report on the Present State... », op. cit. ; « Esquisse d'un bilan de la sociologie électorale française », *Revue française de science politique*, vol. 1, n° 3, 1951 ; F. Goguel, Georges Dupeux, *Sociologie électorale, esquisse d'un bilan, guide de recherches*, Paris, A. Colin, Cahier de la Fondation nationale des sciences politiques, n° 26, 1951.

sociales de l'après-guerre (E. Labrousse, G. le Bras, P. Renouvin, M. Sorre...) <sup>24</sup>. Dans ce mouvement le *Tableau* d'A. Siegfried va très vite jouer un rôle essentiel, servir à la fois d'exemple et d'emblème. Il va participer à l'unification symbolique et cognitive du nouveau savoir à la fois parce qu'il peut donner lieu à reproduction et se révèle disponible à l'interprétation.

F. Goguel cherche à imposer une discipline aux différents sens du terme. Il entend fonder une branche autonome des sciences sociales mais il veut pour y parvenir une organisation rigoureuse des travaux en cours autour de règles de méthode et d'hypothèses de recherche communes. Les guides de recherche ont vocation à codifier la démarche <sup>25</sup>. Leurs premiers destinataires sont les étudiants, sur lesquels F. Goguel compte pour donner à la discipline son essor. Il s'agit pour ces derniers, sous la forme de mémoires ou de thèses, tout à la fois de reproduire – sur une échelle souvent beaucoup plus réduite – et de systématiser la démarche du *Tableau* siegfriedien. Ce dernier joue d'autant plus ce rôle d'emblème que F. Goguel ne produira jamais de grande monographie régionale susceptible à son tour d'être imitée.

Dès 1950 paraissent les premières thèses réalisées sous sa direction, monographies à caractère historique proches dans leur objet du livre d'A. Siegfried. L'une d'elles, consacrée à la géographie électorale des Côtes-du-Nord d'après les élections générales et référendums de 1928 à 1946, se donne explicitement comme un prolongement et une actualisation du *Tableau* <sup>26</sup>. Mais qu'elles portent sur la gavacherie de Monségur sous la III<sup>e</sup> République <sup>27</sup> ou sur Bobigny de 1850 à 1914 <sup>28</sup>, qu'elles soient dirigées ou non par F. Goguel, ces monographies sont intégrées dans son projet comme autant de fragments d'un gigantesque ouvrage à venir. Toutes choses égales par ailleurs, c'est une ambition comparable à celle d'un E. Labrousse que caresse F. Goguel <sup>29</sup>.

Mais dès l'origine le nombre d'étudiants disponibles pour cette tâche laisse loin du compte. F. Goguel va devoir compter sur les forces d'un petit groupe de chercheurs confirmés mais venus des horizons les plus divers. Dans les premières publications du domaine et les premières réunions du Centre d'études scientifiques de la politique intérieure se côtoient ainsi les géographes Pierre George

24. Le Centre d'études scientifique de la politique intérieure, soutenu par la FNSP, se propose en outre de constituer un fonds d'archives et d'enquêtes « déjà réalisées » ouvert aux « enquêteurs » œuvrant dans le domaine de l'élection et de faciliter « la correspondance » entre « les travailleurs de toutes origines qui s'attachent aux problèmes de sociologie électorale ». Structure légère, ce centre ne préfigure que de loin la création sous l'égide de Jean Touchard du Centre d'études de la vie politique française, laboratoire propre de la FNSP au début des années soixante.

25. F. Goguel, *Initiation aux recherches...*, *op. cit.* ; F. Goguel, G. Dupeux, *Sociologie électorale...*, *op. cit.*

26. Alain de Vulpian, « Le département des Côtes du Nord. Étude de géographie électorale d'après les élections générales et référendums de 1928 à 1946 », thèse IEP Paris, sous la direction de F. Goguel ; « Physionomie agraire et orientation politique dans le département des Côtes du Nord », *Revue française de science politique*, vol. 1, n° 1, 1951.

27. Robert Arambourou, « La Gavacherie de Monségur au temps de la III<sup>e</sup> République », in F. Goguel (éd.), *Nouvelles études de sociologie électorale*, Paris, A. Colin, Cahier de la Fondation nationale des sciences politiques, n° 60, 1954.

28. Maurice Agulhon, « L'opinion politique dans une commune de banlieue sous la Troisième République : Bobigny de 1850 à 1914 », in *Études sur la banlieue de Paris. Essais méthodologiques*, Paris, A. Colin, Cahier de la Fondation nationale des sciences politiques, n° 12, 1950.

29. On se reportera à cet égard à la manière ironique dont Alain Corbin, à la recherche d'un sujet de thèse, relate son entrevue avec Ernest Labrousse et dit avoir « reçu en fief le Limousin », in « Désir, subjectivité et limites : l'impossible synthèse », *Espaces/Temps*, n° 59-61, 1995.



## DOSSIER

### Sciences du politique

Loïc Blondiaux, Philippe Veitl  
*La carrière symbolique  
d'un père fondateur.*  
André Siegfried et la science  
politique française après 1945

30. Centre d'études scientifiques  
de la politique intérieure. *Colloque  
de sociologie électorale*, Paris.  
Domat-Montchrestien, 1948; F. Goguel  
(sous la présidence de).  
*Colloque de sociologie électorale*.  
Fondation nationale des sciences  
politiques, 15-16 avril. 1957. multigr.

31. G. Le Bras. « Géographie  
électorale... », *op. cit.*, p. 44.

32. Charles Morazé, « Quelques  
problèmes de méthode », in F. Goguel  
(éd.), *Études de sociologie...*, *op. cit.*,  
pp. 7-19; Robert Arambourou,  
« Réflexions sur la géographie  
électorale », *Revue française de science  
politique*, vol. 2, n° 3, 1952.

33. F. Goguel, *Initiation  
aux recherches...*, *op. cit.*, pp. 57-58;  
G. Dupeux, « Le Comportement  
électoral. Tendances actuelles  
et bibliographie », *Current Sociology*,  
vol. 3, n° 4, 1954-1955; Raymond Aron,  
« Réflexions sur la politique  
et la science politique française »,  
*Revue française de science politique*,  
vol. 5, n° 1, 1955, pp. 14-15.

34. Philippe Veitl, « Territoires du  
politique. Lectures du Tableau politique  
d'André Siegfried », *Politix/Travaux  
de science politique*, n° 29, 1995.  
Sur l'épistémologie de Vidal de la Blache,  
voir Marie Claire Robic,  
« La stratégie épistémologique  
du mixte : le dossier vidalien »,  
*Espaces Temps*, n° 47-48, 1991.

35. Pierre George, « Étude préliminaire  
des conditions économiques et sociales  
de la vie politique dans une commune  
de la Seine : Bourg-la-Reine »,  
in F. Goguel (éd.), *Études de sociologie  
électorale*, Paris, A. Colin, Cahier  
de la Fondation nationale des Sciences  
politiques, n° 1, 1947; André Chauchat,  
« Géographie électorale  
de l'arrondissement d'Issoire  
(Puy-de-Dôme) », in F. Goguel, (éd.),  
*Nouvelles études de sociologie électorale*.  
Paris, A. Colin, Cahier de la Fondation  
nationale des Sciences politiques,  
n° 60, 1954.

ou Paul Guichonnet, les sociologues G. Le Bras ou Mattéi Dogan, les historiens Charles Morazé ou E. Labrousse, le juriste Jean-Jacques Chevallier, le journaliste Jacques Fauvet ou le démographe Louis Chevallier. Bien que réunis par des préoccupations communes, ces personnalités n'ont guère de réflexes en partage. Leurs discussions s'échappent très vite vers la discussion mondaine et cultivée, ainsi qu'en rendent compte les actes de leurs premiers colloques<sup>30</sup>.

La référence au *Tableau*, défini un jour par G. Le Bras comme « notre bréviaire »<sup>31</sup>, constitue à cet égard une exception et l'un de leurs seuls dénominateurs communs. Certains s'appuient sur lui pour préconiser des avancées méthodologiques<sup>32</sup>. D'autres, y compris F. Goguel lui-même, n'hésitent pas à le critiquer, parfois durement, signe de ce que l'œuvre travaille et agit<sup>33</sup>.

### L'affirmation d'un sens de l'œuvre

Comment rendre compte de cette force d'attraction singulière du *Tableau*? La qualité exceptionnelle de l'œuvre, en dépit des critiques qui lui sont adressées, ne fait aucun doute aux yeux des lecteurs de cette période. Il faut rappeler qu'elle relève à part entière d'un registre de scientificité et d'excellence alors reconnu : celui de la géographie vidalienne, de laquelle A. Siegfried se réclame explicitement<sup>34</sup>. La problématique du *Tableau* se révèle par ailleurs très vite compatible avec des analyses qui insistent fortement sur le primat des conditionnements économiques et sociaux sur le vote. Lorsque P. George pose, au début de sa monographie sur les attitudes politiques à Bourg-la-Reine que « L'hypothèse de travail choisie est que l'ensemble des facteurs déterminants des opinions politiques du plus grand nombre émane de la condition économique et sociale des citoyens »<sup>35</sup>, il ne fait que pousser jusqu'à son terme la logique siegfriedienne.

A. Siegfried apparaît par ailleurs comme un père fondateur disponible. Ni la géographie humaine ni l'histoire ne le revendiquent parmi les leurs. S'il est appelé par Lucien Febvre et Marc Bloch au comité de rédaction des *Annales*, il n'y aura guère d'influence intellectuelle<sup>36</sup>. De leur côté les géographes sous-estimeront longtemps son apport<sup>37</sup>.

En science politique, contrairement à ce qui se joue dans la plupart des disciplines, il n'a guère de concurrent et le fait qu'il soit Français, à un moment où la discipline

est presque exclusivement américaine, joue en sa faveur. Certains le voient s'inscrire dans une lignée qui inclut Tocqueville et Émile Boutmy<sup>38</sup>. Sauf à remonter à Jean Bodin, Montesquieu, Condorcet ou précisément Tocqueville, il n'a guère d'autre concurrent au titre de père fondateur<sup>39</sup>. Essayiste reconnu, professeur au Collège de France, apôtre de la modernité, spécialiste du monde anglo-saxon, A. Siegfried est également un pur produit de l'École libre des sciences politiques. Fils de l'un des premiers actionnaires de cette école, il est l'une des seules grandes figures intellectuelles qu'ait produites cette dernière – creuset de la discipline après 1945 – avant la Seconde Guerre mondiale<sup>40</sup>.

Toutes ces raisons ne suffisent bien évidemment pas à expliquer le pouvoir d'attraction de l'œuvre dont l'originalité et la force d'évocation s'imposent à toute lecture. Celle-ci possède cependant la particularité de n'inclure aucun mode d'emploi, aucun discours de la méthode. Ce n'est que tardivement, dans ses cours au Collège de France dans la seconde moitié des années trente, qu'A. Siegfried s'emploiera à théoriser sa pratique. Face aux silences du père fondateur, la propédeutique goguelienne peut réussir à imposer une lecture de l'œuvre parmi d'autres possibles.

Avec F. Goguel s'affirme une vision de l'œuvre. Le projet siegfriedien ainsi retraduit s'offre en programme épistémologique. Mais cette lecture repose sur deux implicites :

En premier lieu celle de la singularité du tableau dans le contexte intellectuel de l'entre-deux-guerres. « Première œuvre méritant le nom de scientifique » dans le domaine des études électorales, elle est supposée avoir « réalisé les conditions dans lesquelles elle pourra devenir une science »<sup>41</sup>. Elle se démarque en particulier de tous les autres essais consacrés aux élections avant la guerre, à commencer par ceux de Seignobos sur les élections de 1928 et 1932, auxquels F. Goguel reproche de rester dans la « méthode historique et psychologique de l'auteur » sans développer d'argumentation « géographique, statistique ou sociologique »<sup>42</sup>. L'œuvre acquiert dans ce discours un caractère d'exceptionnalité, de météore, de monument sans précédent et sans équivalent. L'œuvre de Siegfried est non seulement « de loin le travail

36. En 1932, Lucien Febvre juge que le *Tableau politique de la France de l'Ouest* est « un livre plein de substance » et ne tarit pas d'éloges sur son *Tableau des partis en France* paru deux ans plus tôt et dont il loue « la parfaite justesse de ton, une constante modération de jugement ». Voir L. Febvre, « Psychologie et physiologie nationales. Les Français vus par André Siegfried ou par Sieburg », in *Combats pour l'histoire*, Paris, A. Colin, 1992, pp. 239 et 241. A. Siegfried, souvent sollicité par L. Febvre pour collaborer aux *Annales*, n'a jamais répondu positivement. Voir les remarques de Bertrand Müller in Marc Bloch et Lucien Febvre, *Correspondance. Tome premier 1928-1933*, Paris, Fayard, 1994, p. 523.

37. Jacques Lévy, « Invitation au voyage, propos sur l'espace du politique », *Politix/Travaux de science politique*, n° 5, 1989.

38. Waline cité par Marcel Prélot in M. Prélot, *La Science politique*, Paris, Puf, 1961, p. 51.

39. P. Favre, « Et la politique devient objet de science... », in Marc Guillaume (éd.), *L'État des sciences sociales en France*, Paris, La Découverte, 1986.

40. Dominique Damamme, « Genèse sociale d'une institution scolaire : l'École libre des sciences politiques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 70, 1987. A. Siegfried est d'ailleurs un père fondateur toujours très convoité. Aux côtés d'un Seignobos, d'un Thibaudet ou d'un Jean-Jacques Chevallier, il a récemment repris du service dans cette fonction pour devenir la figure tutélaire d'une auto-proclamée « École française d'histoire politique » qui a pour épiscopat, elle aussi, Science po.-Paris. Voir René Rémond, « Une histoire présente », in R. Rémond (éd.), *Pour une histoire politique*, Paris, Seuil, 1988.

41. F. Goguel, *Initiation aux recherches...*, op. cit., p. 7.

42. F. Goguel, « Report on the Present State... », op. cit., pp. 508 et suiv.

## DOSSIER

*Sciences du politique*

Loïc Blondiaux, Philippe Veitl

*La carrière symbolique  
d'un père fondateur.*

*André Siegfried et la science  
politique française après 1945*

de science électorale le meilleur que nous possédions, en somme le seul» mais aussi «celui que doivent lire et méditer tous ceux qui ont le désir de faire eux-mêmes des recherches dans ce domaine»<sup>43</sup>. A. Siegfried est bien l'auteur d'un acte de rupture épistémologique inaugural, qui ouvre et rend possible l'ensemble d'un savoir.

Comment rendre compte de cette élection ? Au regard de F. Goguel, la force de l'explication siegfriedienne repose d'abord sur le niveau auquel elle se situe, sa capacité à se déployer à l'échelon du canton, voir de la commune ou du quartier. Il y a, chez F. Goguel, un culte de la monographie, un éloge permanent de l'observation de terrain, d'autant plus forts sans doute qu'ils ne correspondent à aucune pratique personnelle de recherche. Mais A. Siegfried est surtout le premier à avoir défini le langage des variables dans lequel F. Goguel entend contenir sa sociologie électorale. En dépit de l'impressionnisme de sa méthode, A. Siegfried a identifié la plupart des « facteurs » – sociaux, économiques ou religieux – susceptibles d'agir sur le vote. Il est le premier, du moins aussi clairement, à avoir inauguré le jeu de pistes intellectuel auquel vont se consacrer tous ses successeurs : percer l'énigme du vote en inventoriant, en construisant et en testant les innombrables variables susceptibles d'avoir agi sur lui. Fortement renouvelé par l'introduction des enquêtes par questionnaire, occasion de controverses multiples autour de la prépondérance de tel ou tel facteur, ce jeu n'a en fait jamais changé de nature et il restera l'une des activités favorites de la sociologie électorale française. A. Siegfried en a posé le premier les termes.

Le second implicite est celui de la singularité du tableau dans l'œuvre de son auteur. F. Goguel n'importe dans la science politique naissante que le Siegfried du *Tableau politique*, et dans une moindre mesure celui des cours du Collège de France qui, après 1934, renouent chez l'auteur avec l'intérêt pour l'étude des élections<sup>44</sup>. Tous les autres sont occultés. Le Siegfried publiciste, le Siegfried expert du monde anglo-saxon ou de géographie commerciale n'intéressent nullement les premiers spécialistes de science politique. Les qualités valorisées par F. Goguel ne sont par ailleurs pas celles que le grand public et la presse soulignent habituellement chez A. Siegfried. Ses dons d'écrivain, son sens de la formule, ses intuitions sont au contraire fortement critiqués par F. Goguel qui ne veut voir chez lui que le chercheur

43. F. Goguel, *Initiation aux recherches...*, *op. cit.*, p. 10.

44. A. Siegfried, « Une géographie de l'opinion est-elle possible ? », *Bulletin de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1937, pp. 340 et suiv. ; *Géographie électorale de l'Ardèche sous la III<sup>e</sup> République*, Paris, A. Colin, Cahier de la Fondation nationale des sciences politiques n° 9, 1949.

infatigable. Ces qualités font écran en quelque sorte au savant qui se cherche dans le tableau.

Invité en 1947 à plancher devant les chercheurs du Centre d'études sociologiques qu'il cherche à convertir aux séductions de l'enquête électorale, F. Goguel les met d'ailleurs en garde contre celles de l'intuition siegfriedienne: «[...] il faut beaucoup perfectionner la méthode de Siegfried – ceci pour une raison qui est très simple, c'est que Siegfried avait une connaissance exceptionnelle de la vie politique dans la région sur laquelle il travaillait, qu'il avait des intuitions qui étaient très souvent justes, mais qu'à n'avoir pas les mêmes intuitions, on courrait, en appliquant une méthode aussi intuitive que la sienne, le risque de commettre de graves erreurs. Il faut essayer de remplacer le facteur personnel qui a joué favorablement dans le cas de Siegfried par des règles de méthode plus précises et par des enquêtes plus complètes que celles qu'il a faites<sup>45</sup>».

F. Goguel procède ce faisant à un travail d'épuration de l'œuvre d'A. Siegfried ne gardant chez lui que la méthode et l'ambition systématique, ne consacrant qu'un Siegfried parmi de multiples possibles. Il est à noter également que la lecture que F. Goguel et ses pairs font d'A. Siegfried, contraste avec toutes celles qui ont pu se déployer lors de la parution du *Tableau* en 1913 ou de celle du *Tableau des Partis* en France 1930 et qui insistent plutôt sur les qualités de moraliste, de républicain et d'impartialité de l'auteur.

La béatification d'A. Siegfried offre ainsi le cas de figure intéressant d'un père fondateur par élection, involontaire, par procuration. A. Siegfried est relativement peu présent dans ce procès en paternité qui le convoque, ce qui le distingue d'autres cas de figure tels que Broca, Ribot ou Durkheim. Il y a bien deux types de fondateurs, d'un côté ceux qui se pensent comme tels et déclarent immédiatement leur progéniture et de l'autre ceux qui sont annexés rétrospectivement par une discipline en voie de constitution<sup>46</sup>. A. Siegfried fait bien partie de ces derniers. Dès la parution du *Tableau*, en 1913, il s'échappe vers d'autres horizons. L'analyse électorale ne constituera jamais qu'une part assez négligeable de son activité, y compris dans les années trente alors même qu'il consacre à cette question son petit séminaire au Collège de France.

45. F. Goguel, *Initiation aux recherches...*, *op. cit.*, pp. 57-58.

46. Pour une autre typologie des pères fondateurs, qui distingue les fondateurs à l'origine d'un discours des fondateurs à l'origine d'institutions, voir P. Baehr, M. O'Brien, «Founders, Classics...», *op. cit.*, chap. II.

## DOSSIER

*Sciences du politique*

Loïc Blondiaux, Philippe Veitl

*La carrière symbolique  
d'un père fondateur.*

*André Siegfried et la science  
politique française après 1945*

L'essentiel de ses écrits et publications portera sur d'autres sujets et il ne revendiquera pas cette science nouvelle. Cette configuration improbable va pourtant prendre et la science politique française se construire autour du projet goguelien.

### **L'autorité du père: le *Tableau* comme objet de révérence**

À partir de la fin des années cinquante, deux types de déplacements s'opèrent vis-à-vis d'A. Siegfried et de son œuvre : un écart en forme d'éloignement et un processus de canonisation, lesquels ne sont contradictoires qu'en apparence. Le *Tableau* se transforme en icône au moment précis où son rayonnement faiblit.

#### *Le désinvestissement de l'œuvre*

À partir de la fin des années cinquante les regards des politistes français ne semblent plus converger vers le *Tableau*. Celui-ci perd son caractère exceptionnel, son statut de référence unique au sein d'une discipline en plein essor, laquelle se nourrit désormais d'autres influences. On assiste à un processus de désinvestissement de l'œuvre de A. Siegfried lié à deux grands types de phénomènes – qui ne seront ici que résumés :

Cette période coïncide tout d'abord avec un « désenclavement de la sociologie électorale française » pour reprendre une expression utilisée dans un autre contexte par Jean Leca<sup>47</sup>. Sous l'influence d'auteurs tels que Georges Dupeux, Alain Lancelot et Guy Michelat, celle-ci importe une autre tradition, celle de la psychologie sociale anglo-saxonne, d'autres concepts – tels ceux de socialisation ou d'attitudes<sup>48</sup> – d'autres instruments tels que le questionnaire et le sondage qui progressivement vont supplanter la monographie locale et la cartographie comme méthodologie privilégiée d'étude des comportements électoraux<sup>49</sup>. La carte géographique cède progressivement la place au tableau comme emblème épistémologique, en dépit des critiques adressées par F. Goguel aux techniques nouvelles. Cette transformation s'inscrit dans un processus plus général d'institutionnalisation de la science politique française autour de méthodes et de concepts importés des États-Unis. Elle traduit également l'arrivée dans la discipline d'une nouvelle génération de

47. Jean Leca, « Le désenclavement des "études électorales" en France. À propos de l'explication du vote », *Revue française de science politique*, vol. 37, n° 5, 1987.

48. Jean Meynaud, Alain Lancelot, *Les Attitudes politiques*, Paris, Puf, 1962.

49. Guy Michelat, « Les enquêtes dans l'étude des comportements politiques », in Alain Girard et Edmond Malinvaud (éd.), *Les enquêtes d'opinion et la recherche en sciences sociales*, Paris, L'Harmattan, 1989.

chercheurs dont certains entretiendront des liens privilégiés avec l'industrie du sondage<sup>50</sup>.

Dès 1963, deux des premiers disciples de F. Goguel préconisent aux chercheurs français de se familiariser avec les travaux et les méthodes des sociologues et des *political scientists* américains<sup>51</sup>. En 1964, une communication de ces deux mêmes auteurs au VI<sup>e</sup> congrès de l'Association internationale de science politique, consacrée aux «développements récents de la recherche électorale en France», fait la part la plus belle aux études par sondage et relègue la géographie électorale en quelques pages d'introduction<sup>52</sup>.

L'année 1958 marque à cet égard un tournant. C'est le moment où le premier grand sondage est commandé par la Fondation nationale des sciences politiques afin d'étudier le référendum de 1958<sup>53</sup>. Cette date est aussi celle où, dans le *Traité de sociologie* de George Gurvitch, le domaine de la sociologie électorale est couvert par deux chapitres distincts, aux références et aux contenus radicalement différents: l'un consacré par F. Goguel à la sociologie électorale française<sup>54</sup> et l'autre par G. Dupeux à la sociologie électorale d'inspiration anglo-saxonne<sup>55</sup>. Ce dernier, très influencé par la recherche américaine n'hésitera pas à critiquer violemment A. Siegfried qu'il juge dépassé et à propos duquel il souligne en 1954: «nous sommes donc loin de cette rigueur scientifique qui est aujourd'hui l'idéal du sociologue<sup>56</sup>». Ses préférences vont à Paul Lazarsfeld et à l'École dite «de Michigan» du comportement électoral avec laquelle il entretient plus que des affinités<sup>57</sup>.

C'est précisément en vue de contrer cette offensive épistémologique anglo-saxonne et cette importation massive des méthodes statistiques, que F. Goguel invoquera une nouvelle fois les mânes d'A. Siegfried quitte à le louer pour ce qui lui apparaissait naguère comme des défauts. À la mort de ce dernier, l'hommage qu'il lui consacre se fait matériel de résistance à la science politique quantitative d'inspiration anglo-saxonne: «la rigueur dans la recherche, la méthode systématique dans l'établissement des faits ne suffisent pas [...] La science politique est une science humaine, et l'humain, même collectif, ne peut être étudié comme l'inhumain: telle nous paraît en somme, pour l'essentiel, la leçon que comportent la méthode et l'œuvre d'A. Siegfried<sup>58</sup>.»

50. Sur ces développements voir Loïc Blondiaux, *La fabrique de l'opinion. Une histoire sociale des sondages*, Paris, Seuil, 1998.

51. Jean Ranger, A. Lancelot, «L'étude des élections en France: guide de recherches», FNSP, cycle supérieur d'études politiques, 1963, multigr.

52. A. Lancelot, J. Ranger, *Développements récents de la recherche électorale en France*, Communication au VI<sup>e</sup> Congrès de l'Association internationale de science politique, Genève, 1964.

53. Association française de science politique, *Le référendum de septembre et les élections de novembre 1958*, Paris, A. Colin, Cahier de la Fondation nationale des sciences politiques, n° 109, 1960.

54. F. Goguel, «La sociologie électorale. 1: La France», in G. Gurvitch (éd.), *Traité de sociologie*, vol. 2, Paris, Puf, 1958.

55. G. Dupeux, «La sociologie électorale. 2: Pays anglo-saxons», *ibid.*

56. G. Dupeux, «Le Comportement électoral...», *op. cit.*, p. 282.

57. Philip Converse, G. Dupeux, «Eisenhower et de Gaulle: les généraux devant l'opinion», *Revue française de science politique*, vol. 12, n° 1, 1962.

58. F. Goguel, «En mémoire d'André Siegfried», *Revue française de science politique*, vol. 9, n° 2, 1959, pp. 338-339.

## DOSSIER

*Sciences du politique*

Loïc Blondiaux, Philippe Veitl

*La carrière symbolique  
d'un père fondateur.*

*André Siegfried et la science  
politique française après 1945*

Ce désinvestissement de l'œuvre peut s'expliquer aussi, de manière paradoxale, par la réussite de l'entreprise goguelienne. La sociologie électorale va en pratique servir de noyau dur à la science politique française, laquelle va largement s'institutionnaliser autour d'elle. La recherche électorale devient l'une des spécialités de la discipline en France, au point qu'en 1981 Pierre Favre peut noter, à destination d'un lectorat étranger, que « tout chercheur français finit par consacrer au moins une recherche au comportement électoral<sup>59</sup> ». La sociologie électorale cesse d'être un hobby d'historien ou de géographe et l'on assiste à la professionnalisation progressive d'un champ de recherches – autour du Centre d'études de la vie politique française créé au début des années soixante – à la multiplication et à la sophistication croissante des travaux d'analyse électorale ainsi qu'à la soutenance de thèses d'État, en histoire principalement, abordant la question des comportements électoraux dans un cadre départemental.

Le champ des références explose et la bibliographie consacrée au sujet que propose G. Dupeux en 1954 inventorie près de 140 références là où F. Goguel, sept ans plus tôt, ne pouvait en retenir une petite dizaine<sup>60</sup>. À peine dix ans plus tard Jean Ranger et A. Lancelot peuvent écrire : « Dans l'état actuel, il semble bien qu'une grande partie du territoire national soit couvert par des études monographiques, d'ampleur et de valeur, certes, très inégales. Les travaux universitaires (doctorats d'État, doctorats d'université, doctorats de droit, diplômes d'études supérieures, mémoires des IEP, etc.) constituent une fraction considérable de cet ensemble<sup>61</sup>. »

Le *Tableau* perd dans ces conditions son caractère exceptionnel face à des ouvrages qui le concurrencent en ampleur et semblent en mesure de le dépasser en force explicative. Il faut comprendre ainsi l'impact produit en 1960 par la thèse de Paul Bois, amenée à devenir un classique après sa parution sous une forme remaniée en 1971<sup>62</sup>. Pour la première fois un auteur, sur une partie du territoire géographique arpenté par A. Siegfried, se hisse à sa hauteur, le contredit au besoin et parvient à donner une solution convaincante à ses apories en accomplissant un détour par l'histoire.

### *Le culte du patriarche*

Mais ce désinvestissement progressif du *Tableau* par la science en train de se faire, n'empêche nullement sa

59. Pierre Favre, « La science politique en France depuis 1945 », *International Political Science Review*, vol. 2, n° 1, 1981.

60. G. Dupeux, « Le Comportement électoral... », *op. cit.* ; F. Goguel, *Initiation aux recherches...*, *op. cit.*

61. J. Ranger, A. Lancelot, *L'étude des élections en France : Guide de recherches*, *op. cit.*, p. 1.

62. Paul Bois, *Paysans de l'Ouest. Des structures économiques et sociales aux options politiques depuis l'époque révolutionnaire*, Paris-La Haye, Mouton, 1960 ; *Paysans de l'Ouest*, Paris, Flammarion, 1971.

consécration dans l'histoire officielle de la discipline, telle qu'elle commence à s'écrire au même moment. Les témoignages qui attestent au cours des années soixante d'un culte du père fondateur se multiplient notamment autour de l'Institut d'études politiques de Paris où celui-ci a enseigné et où sa mémoire est partout présente<sup>63</sup>. Nous nous contenterons ici de quelques notations.

Le centième anniversaire de la naissance de A. Siegfried, en 1975, va donner lieu à une double célébration qui éclaire ce qui, aux yeux de l'institution, mérite chez lui d'être célébré. Si l'Académie des sciences morales et politiques évoque sous la plume de ses pairs – Édouard Bonnefous, Jacques Chastenet ou René Huyghe – le voyageur, le moraliste, l'humaniste, le publiciste et le républicain (Institut de France, plaquette de célébration du centenaire de la naissance d'André Siegfried, Paris, Firmin Didot, 1975) – la science politique, par la voix de ses principaux représentants – F. Goguel, A. Lancelot, Duroselle ou Chevallier – fait la part exclusive à « l'œuvre scientifique d'André Siegfried », selon le titre du colloque qu'elle organise au Collège de France. C'est pour fêter celui qui a été le premier « à considérer les faits électoraux comme des choses », que ses disciples se sont réunis<sup>64</sup>.

Nous nous sommes livrés, à partir des traces photographiques laissées par cette célébration, à une analyse rétrospective de la petite exposition présentée à cette occasion et qui réunissait en cinq vitrines les émanations du maître. Si des reliques de tous les corps d'A. Siegfried y sont représentées dans les trois premières vitrines – les souvenirs de jeunesse, la curiosité au monde, l'enseignement – une vitrine entière est consacrée au *Tableau* – avec cartes et questionnaires originaux. Et l'on est surpris de découvrir côte à côte dans la cinquième et dernière vitrine les insignes de la gloire mondaine d'A. Siegfried – une vue du collège de France et un portrait en tenue d'académicien – côtoyant un volume du *Tableau*, comme si la gloire de l'homme devait tout à la postérité de cette partie de l'œuvre, dont tout indique au contraire que, peu lue en son temps – 760 exemplaires vendus dans les quinze années suivant sa parution ! – elle n'eut guère d'influence sur sa destinée<sup>65</sup>.

Au-delà de cette commémoration, c'est l'ensemble du rapport entretenu par l'Institut d'études politiques en tant qu'institution à A. Siegfried qui mériterait d'être interrogé. Par bien des aspects ce dernier, dans l'ambivalence

63. Nul hasard dans cette maison qui aime à dédier ses salles et ses amphithéâtres à ses héros, la Salle André Siegfried ait été celle qui accueillait jusqu'à l'année dernière les colloques et les soutenances de thèse.

64. A. Lancelot, « Les problèmes électoraux », in *L'Œuvre scientifique d'André Siegfried*, Paris, Presses de la FNSP, 1977, pp. 48-55.

65. P. Favre, *Naissances de la science politique...*, op. cit., p. 288.



## DOSSIER

*Sciences du politique*

Loïc Blondiaux, Philippe Veitl

*La carrière symbolique  
d'un père fondateur.*

*André Siegfried et la science  
politique française après 1945*

de sa personnalité, dans la complexité de sa trajectoire, dans ses multiples facettes – journaliste, quasi-universitaire, acteur politique, voyageur, héritier en droite ligne de l'un des fondateurs de l'École – dans cette brillante capacité à osciller entre le monde du pouvoir, du journalisme et du savoir, constitue un miroir brisé dans lequel l'institution peut se reconnaître. Et il conviendrait de mobiliser tout ce que l'on sait aujourd'hui de la seconde et de son histoire pour comprendre l'amour qu'elle porte à celui qui exprime le mieux ses ambiguïtés<sup>66</sup>.

L'identification de l'institution à celui qu'elle n'a cessé de reconnaître comme sa « plus haute autorité intellectuelle »<sup>67</sup> est totale. Son comportement durant la guerre – on rappelle volontiers qu'il a refusé de faire partie du Conseil national de Vichy<sup>68</sup> – autant que sa stature intellectuelle le qualifient pour devenir, en 1945, le premier président de la Fondation nationale des sciences politiques issue de la transformation de l'École libre des sciences politiques. En 1949, il accède à la présidence de l'Association française de science politique au moment de la création de cette dernière. En lui se rejoignent de manière presque miraculeuse les deux voies possibles qui s'ouvrent à la science politique, en tant que discipline, au moment de sa véritable fondation à la fin des années quarante. Il est tout autant l'homme du *Tableau* que l'incarnation d'une forme de science mondaine, d'un commentaire de l'actualité proche de l'essayisme et du journalisme, qui vaut essentiellement par son sens de la formule et le brio de ses analyses. Entre ces deux Siegfried, il n'est pas sûr que Sciences po en tant qu'institution, et avec elle la discipline nouvelle qu'elle a contribué à institutionnaliser en France, ait pu ou voulu choisir dans un premier temps. Il faudra tout un ensemble de transformations structurelles au cours des années soixante et soixante-dix, autant sociales qu'intellectuelles, pour que la science politique se pense véritablement comme une science sociale. Il n'est pas sûr cependant que l'ambiguïté symbolisée par A. Siegfried, pour elle-même et surtout au regard des autres disciplines, ait totalement cessé d'être.

Dans les premières histoires officielles de la discipline, telles qu'elles commencent à se multiplier dans les années soixante et soixante-dix, A. Siegfried occupe une place désormais centrale : celle du père de la science politique moderne. Son *Tableau* en est la matrice. Pour Jean-Pierre Cot et Jean-Pierre Mounier par exemple,

66. Christophe Charle.

« Savoir durer. La nationalisation de l'École libre des sciences politiques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 386-387, 1991 ;

D. Damamme, « Genèse sociale d'une institution scolaire... », *op. cit.* ;

Corinne Delmas, « La place de l'enseignement historique dans la formation des élites de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : l'École libre des sciences politiques », *Politix/Travaux de science politique*, n° 35, 1996 ; P. Favre, *Naissances de la science politique...*, *op. cit.*

67. Jacques Chapsal, « La réforme du statut de l'École libre »,

in Pierre Rain, *L'École libre des sciences politiques. 1871-1945*, Paris, presses de la FNSP, 1963.

68. P. Rain, *ibid.*

auteurs d'un manuel très lu à la fin des années soixante-dix, «Le *Tableau politique* dressé en 1913 contenait la plupart des études ultérieures»<sup>69</sup>. La construction goguelienne de A. Siegfried s'est définitivement imposée. Mais ces histoires pour manuels opèrent simultanément deux types de schématisation :

Il y a tout d'abord l'invention d'une seconde tradition historique. Dans ce grand récit disciplinaire, au chapitre de l'étude des comportements politiques, A. Siegfried doit désormais faire une place à ses côtés à une autre figure tutélaire de la science politique moderne : P. Lazarsfeld lequel, au prix de quelques simplifications, est censé être à l'origine de la recherche électorale anglo-saxonne. Ces deux traditions sont désormais présentées en parallèle, sous la forme d'un double arbre généalogique, de façon à donner une trame didactique à une histoire à vocation pédagogique. Sous les labels d'«école française» et d'«école américaine» de sociologie électorale – comprenant les travaux de Columbia et de Michigan – s'ossifient progressivement deux constructions intellectuelles, deux produits de la raison historiographique disciplinaire. Avec A. Siegfried et P. Lazarsfeld, la sous-discipline possède ses deux figures tutélaires<sup>70</sup>. Lorsqu'il s'agira d'évoquer «l'école française de sociologie électorale», le rappel de l'œuvre d'A. Siegfried s'inscrira plus tard dans une séquence narrative invariable aux côtés des travaux postérieurs de P. Bois et de Ch. Tilly sur la Vendée, lesquels sont censés l'avoir prolongée et dépassée<sup>71</sup>.

L'histoire officielle de la discipline va opérer parallèlement une stylisation de l'œuvre, n'en retenant le plus souvent que quelques énoncés tirés de leur contexte, relatifs notamment aux facteurs explicatifs du comportement électoral, tels «le granit produit le curé, le calcaire l'instituteur»... Il y a un appauvrissement net du sens de l'œuvre. Il est en effet rare que celle-ci soit explorée dans son détail et fasse l'objet de véritables relectures<sup>72</sup>. Hormis quelques morceaux choisis, elle cesse en particulier d'être lue par les étudiants. Et ce au moment où le portrait d'A. Siegfried, en précurseur solitaire, se fige pour la postérité. Tout se passe comme si les pages de ce «chef d'œuvre toujours admiré»<sup>73</sup>, du «grand livre» de «l'inventif précurseur»<sup>74</sup>, de l'ouvrage «profondément novateur» et «unaniment reconnu»<sup>75</sup> avaient été définitivement refermées.

Le paradoxe est intéressant à analyser. Il y a au cours de cette seconde période, référence insistante et permanente à

69. Jean-Pierre Cot et Jean-Pierre Mounier, *Pour une sociologie politique*, t. I, Paris, Seuil, 1975, p. 168.

70. Voir à titre d'illustration Philippe Braud, *Le comportement électoral en France*, Paris, Puf, 1973, p. 6; A. Lancelot, «Sociologie électorale», *Encyclopaedia Universalis*, 8, 1980, pp. 62-66; Bernard Toulemonde, *Manuel de science politique*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1979, p. 87; Pierre Bréchon et Bernard Denni, «Les méthodologies de l'analyse électorale», in Daniel Gaxie (éd.), *Explication du vote*, Paris, Presses de la FNSP, 1985.

71. Voir par exemple J.-P. Cot et J.-P. Mounier, *Pour une sociologie politique*, op. cit., pp. 164 et suiv.; Patrick Lecomte, B. Denni, *Sociologie du politique*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1990, pp. 128-129; Jean Baudouin, *Introduction à la science politique*, Paris, Dalloz, 1991, pp. 64 et 68; Ph. Braud, *Sociologie politique*, op. cit., pp. 252 et suiv.; Dominique Colas, *Sociologie politique*, Paris, Puf, 1994, p. 174.

72. L'ouvrage sera cependant réédité à deux reprises, par les éditions A. Colin en 1964 et par l'Imprimerie nationale avec une préface de Pierre Milza en 1995.

73. R. Rémond, «Une histoire présente», op. cit., p. 24.

74. Pierre Birnbaum, et François Chazel, *Sociologie politique*, t. II, Paris, A. Colin, 1971, pp. 7-8.

75. P. Favre, «André Siegfried», in Jean-François Sirinelli (éd.), *Dictionnaire historique de la vie politique française*, Paris, Puf, 1995, p. 978.

## DOSSIER

*Sciences du politique*

Loïc Blondiaux, Philippe Veitl

*La carrière symbolique  
d'un père fondateur.*

*André Siegfried et la science  
politique française après 1945*

l'œuvre, mais sous la forme d'une croyance en quelque sorte démotivée. Elle ne s'accompagne plus d'une inspiration effective sur les travaux en cours. Elle se ritualise et devient fonctionnelle et l'investissement de l'œuvre se fait exclusivement symbolique. C'est dans ce basculement que s'opère une dissociation de son histoire épistémique et de son histoire institutionnelle.

### **Le meurtre du père ? Le *Tableau* comme objet d'histoire**

À partir de la fin des années quatre-vingt, ce tableau dont on croyait connaître les moindres contours va être revisité. Le regard porté sur lui par la discipline change et s'oriente dans des directions nouvelles.

#### *Une historicisation de l'œuvre.*

Il y a en premier lieu un processus d'historicisation de l'œuvre qui achève le processus de désingularisation du *Tableau*. En 1989, P. Favre pouvait déplorer qu'il n'y ait, en dépit de toutes les manifestations commémoratives, ni thèse, ni article, ni étude spécialisée sur A. Siegfried en science politique et y voyait une sorte de «refoulement des origines»<sup>76</sup>. Depuis, à commencer par ses propres travaux, une demi-douzaine de recherches sont venues prendre l'œuvre d'A. Siegfried pour objet, avec pour effet de la replacer dans une histoire plus longue et plus complexe, qu'il s'agisse de son histoire personnelle ou de celle du contexte social, intellectuel et politique de son temps.

P. Favre, le premier, s'est efforcé de reconstituer finement la genèse du *Tableau* et sa place dans l'œuvre d'A. Siegfried, en rappelant notamment que ce dernier était beaucoup plus connu et célébré en son temps pour ses travaux de géographie économique que pour ces travaux de géographie électorale. Le simple rappel des faibles tirages d'un *Tableau* édité à demi compte d'auteur, comparé aux best-sellers de l'auteur des *États-Unis d'aujourd'hui*, permet de rendre une partie de sa complexité au personnage et de souligner les oublis de l'hagiographie. Par ailleurs, P. Favre s'autorise pour la première fois à prendre A. Siegfried comme un lieu d'arrivée plutôt que comme une borne de départ. En intitulant son ouvrage *Naissances de la science politique en France, 1870-1914*, en remontant ainsi en amont de l'œuvre et tout en acquiesçant aux jugements portés sur le

76. P. Favre,  
*Naissances de la science politique...*,  
*op. cit.*, p. 304.

statut exceptionnel du livre d'A. Siegfried, il introduit un changement de perspective décisif<sup>77</sup>.

Alain Garrigou, choisissant de retracer « l'initiation d'un initiateur », a voulu rappeler, quant à lui, ce que le *Tableau* devait à l'expérience pratique de son auteur, candidat malheureux à quatre reprises aux élections. C'est l'une des dimensions de l'auteur passée sous silence dans la canonisation de l'œuvre qui revient ainsi au jour. Considéré sous l'angle des convictions politiques républicaines de l'auteur, analysé comme une mise en forme savante d'un sens commun de l'élection largement répandu à cette époque, le *Tableau* change de statut<sup>78</sup>.

Mais c'est à un jeune politiste, Éric Phélippeau que l'on doit l'effort le plus explicite de banalisation de l'œuvre. Ce dernier expose, de manière presque sacrilège, que « le caractère scientifique et novateur du *Tableau* d'A. Siegfried ne va pas de soi » et s'engage « à rendre cet ouvrage à la continuité au sein de laquelle il s'inscrit ». À l'instar de A. Garrigou, il s'efforce de démontrer en quoi une science électorale existait à l'état latent avant le *Tableau*, et évalue ce qu'A. Siegfried doit notamment au savoir des préfets, qu'il a sollicité pour certains dans la rédaction même du *Tableau*<sup>79</sup>. Cette forme d'historicisation radicale du *Tableau* achève de le banaliser.

Philippe Veitl s'emploie quant à lui à replacer le *Tableau* dans le contexte des sciences sociales de l'époque, montrant ce qu'il doit au modèle de la géographie vidalienne. « Le *Tableau politique*, souligne l'auteur, participe pleinement du développement d'une discipline universitaire nouvelle, et il s'inscrit dans un univers scientifique précis<sup>80</sup> ». C'est par ailleurs dans les non-dits du *Tableau* qu'il faut chercher selon Ph. Veitl la trace d'un imaginaire, d'une perception implicite de l'espace en forme de métalangage, elle aussi largement partagée au moment où il s'écrit. Loin de transcender le contexte qui l'environne, A. Siegfried s'y voit en quelque sorte renvoyé.

Dans une intention très différente mais avec des conséquences comparables, un autre politiste Pierre Birnbaum a voulu mettre en lumière le racisme, tantôt diffus tantôt presque explicite, des écrits d'A. Siegfried, lequel transparaît aussi dans les références aux « personnalités ethniques » ou aux races présentes dans le *Tableau*. P. Birnbaum veut montrer ainsi que le paradigme racialiste

77. *Ibid.*

78. Alain Garrigou, « L'initiation d'un initiateur. André Siegfried et le « Tableau politique de la France de l'Ouest » », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 107, 1995.

79. Éric Phélippeau, « Conjonctures électorales et conjectures préfectorales. Le vote et la formation d'un savoir politico-administratif », *Scalpel*, n° 1, 1994.

80. Ph. Veitl, « Territoires du politique... », *op. cit.*, 112.

## DOSSIER

*Sciences du politique*

Loïc Blondiaux, Philippe Veitl

*La carrière symbolique  
d'un père fondateur.*

*André Siegfried et la science  
politique française après 1945*

siegfriedien n'est guère éloigné de celui d'un Taine, d'un Le Bon, d'un Barrès. Le père de la sociologie électorale est aussi celui qui fait parler après-guerre « l'âme des peuples » dans un ouvrage paru en 1950<sup>81</sup> et s'inscrit de plein pied dans un déterminisme de l'hérédité ethnique fortement représenté en France jusqu'à cette date<sup>82</sup>.

Hervé Le Bras a souligné lui aussi l'importance accordée par A. Siegfried aux traits culturels comme matrice explicative des comportements politiques, mais pour la juger comme une avancée par rapport à une explication fondée exclusivement sur la géologie. Ces deux recherches contribuent à rappeler la manière dont, dans toute son œuvre, A. Siegfried n'hésite jamais à substantier certains caractères culturels pour en faire des variables agissantes sur les comportements. Ce procédé le conduit à produire régulièrement des énoncés comme celui-ci, relevé dans le *Tableau* par H. Le Bras : « Tous les Bretons sont religieux, le Léonard, lui, est cléricale. Le Léon est une théocratie<sup>83</sup> ».

Dans sa vision du territoire ou des races, dans les stéréotypes qu'il véhicule, A. Siegfried se voit ravalé au rang d'archétype et de symptôme des croyances et des représentations d'une époque. Son discours savant ne serait-il en effet qu'une mythologie rationalisée parmi d'autres, « un réseau d'euphémismes qui permettent à la pulsion sociale de s'exprimer sous une forme socialement acceptable ou même approuvée et prestigieuse<sup>84</sup> » ? Quelle peut être, dans ces conditions, sa contribution à la science ? De génie prométhéen le voilà devenu simple émule de Gustave Le Bon !

Mais le phénomène le plus intéressant à observer dans cette littérature est celui de la multiplication des Siegfried que cette nouvelle historiographie contribue à produire et à exhumers : le Siegfried politique raté, le Siegfried barrésien, le Siegfried apprenti géographe, ou le Siegfried théoricien de la psychologie des peuples, « fondateur de la caractérographie ethnique », ainsi que tente de le réhabiliter un travail récent<sup>85</sup>, ont tous semble-t-il quelque chose à voir avec le Siegfried analyste des tempéraments politiques. Tous ces Siegfried sont mis en regard, voire en relation épistémologique avec le Siegfried savant. Ces travaux, loin de détourner de l'œuvre, y ramènent en fait et en livrent certaines clés de lecture. Faudra-t-il dans ces conditions attendre que le Siegfried journaliste, le Siegfried anatomiste de la III<sup>e</sup> République<sup>86</sup>, le Siegfried

81. P. Birnbaum,

*La France aux Français.*

*Une histoire des haines nationalistes.*  
Paris, Seuil, 1993.

82. Voir entre autres Gérard Noiriel,  
*Le creuset français. Histoire  
de l'immigration XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles.*  
Paris, Seuil, 1988, p. 34.

83. Cité dans Hervé Le Bras, 1991.  
« La métaphore interdite : Karl Marx  
et André Siegfried entre histoire  
et géologie », in Daniel Milo  
et Alain Boureau (éd.), *Alter Histoire.*  
*Essais d'histoire expérimentale.*  
Paris, Les Belles Lettres, 1991.

84. Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut  
dire. L'économie des échanges  
linguistiques.* Paris, Fayard, 1982, p. 236.

85. Philippe Claret, « André Siegfried  
et la psychologie politique. Contribution  
à la relecture d'une œuvre scientifique »,  
*Cahiers de sociologie économique  
et culturelle (ethnopsychologie)*,  
n° 23, 1995 ; *La personnalité collective  
des nations. Théories anglo-saxonnes  
et conceptions françaises du caractère  
national.* Bruxelles, Bruylant, 1998.  
Sur cette construction, déjà ancienne,  
d'A. Siegfried voir Abel Miroglio,  
*La psychologie des peuples.* Paris, Puf,  
1958, pp. 76-79.

86. A. Siegfried, *Tableau des partis  
en France.* Paris, Grasset, 1930.

apôtre de la modernité<sup>87</sup>, le Siegfried moraliste, le Siegfried fils de famille<sup>88</sup> ou le Siegfried spécialiste du monde anglo-saxon<sup>89</sup> trouvent à leur tour leurs historiens pour découvrir d'autres sens de l'œuvre ? Comme s'il y avait un profit à rassembler toutes les figures du père fondateur avant de le redécouvrir ou, qui sait, de s'en débarrasser une fois pour toutes.

Le trait commun à ces recherches – qui ne semblent entretenir aucune inspiration commune – est bien de considérer le *Tableau* comme un objet à part entière de l'analyse et non comme un élément de la légende. Il est désormais susceptible d'être expliqué par son environnement social et culturel, jusqu'à apparaître comme le simple véhicule d'une *doxa* (racialiste, républicaine ou géopolitique), point ultime chez P. Birnbaum ou É. Philippeau de la banalisation de l'œuvre. Le *Tableau* perd dans cette opération de nettoyage beaucoup de son mystère et de son pouvoir de fascination. Il n'est plus un météore sans précédent. Ici, l'histoire contextualisante contribue de manière décisive à la révision d'un mythe, celui de l'inventeur génial et solitaire venu de nulle part. Mais une telle restauration du *Tableau* peut aussi être l'occasion de retrouver ses couleurs d'origine.

### *La beauté du mort ?*

Comment expliquer cette rupture historiographique dans l'approche d'un classique ? Au moins à titre d'hypothèse, il nous semble intéressant de rapprocher ce phénomène de certaines évolutions morphologiques et intellectuelles de la discipline. Il y a en effet dans les années quatre-vingt, un mouvement de disparition progressive de la communauté de lecteurs et du contexte de réception dans lequel les premières lectures de l'œuvre de A. Siegfried ont vu le jour. Plusieurs indices, de nature et de portée très différentes, en témoignent.

On remarque d'abord la disparition progressive de la scène scientifique des principaux épigones d'A. Siegfried, à commencer par F. Goguel lui-même. La tradition s'essouffle au fur et à mesure de l'éloignement physique de ses héritiers, non remplacés. En premier lieu le déclin des grandes monographies historiques départementales semble irrémédiable<sup>90</sup>. Mais, selon un phénomène plus étrange et qu'il conviendrait d'expliquer sociologiquement, c'est l'ensemble du secteur de la sociologie électorale qui connaît aujourd'hui une irrésistible désaffection en science

87. A. Siegfried, *Aspects du XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Hachette, 1955.

88. A. Siegfried, *Mes souvenirs de la III<sup>e</sup> République. Mon père et son temps, Jules Siegfried. 1838-1922*. Paris, Éd. du Grand Siècle, 1946.

89. Voir entre autres A. Siegfried, *Les États-Unis d'aujourd'hui*. Paris, A. Colin, 1927.

90. R. Rémond, « Une histoire présente », *op. cit.*, p. 41.

## DOSSIER

*Sciences du politique*

Loïc Blondiaux, Philippe Veitl

*La carrière symbolique  
d'un père fondateur.*

*André Siegfried et la science  
politique française après 1945*

politique. Dans un rapport récent sur l'état de la science politique en France, P. Favre et Nadine Dada, faisant l'inventaire des thèses et mémoires de maîtrise soutenus entre 1990 et 1994, rappellent que 2 % seulement étaient consacrés aux études électorales (soit 22 études sur 1357 références) et soulignent que ce domaine, «l'un des plus actifs et les plus inventifs de la science politique française, est, sauf retournement improbable de tendance, voué à la disparition»<sup>91</sup>. Il est paradoxal en effet que le domaine de recherches qui a le plus fait pour la notoriété de la science politique en France ne parvienne plus à se renouveler ou à interpréter les jeunes générations de chercheurs.

Corrélativement à ce déclin, on assiste à deux types de changements épistémologiques intéressant les études électorales. Il existe tout d'abord, un profond renouvellement des questions aujourd'hui adressées par les politistes à l'acte de vote, pensé désormais dans sa matérialité, dans son apprentissage, dans sa signification pour les acteurs, dans son caractère transactionnel, ensemble de questions pour lesquelles les cartographes et statisticiens du vote ne semblent plus armés. Frédéric Bon notait dès 1979 qu'A. Siegfried n'avait consacré en tout qu'une dizaine de pages à l'interprétation du vote en tant que phénomène social<sup>92</sup>. Aujourd'hui, les politistes ne se contentent plus de prendre le vote comme une donnée pour ne s'intéresser qu'à ses résultats; ils l'interrogent comme une construction intellectuelle, historique et sociale qu'il s'agit d'étudier dans ses origines et dans ses dimensions anthropologiques et sociologiques<sup>93</sup>.

Simultanément à ce désintérêt relatif des politistes pour les questions posées par A. Siegfried, on a vu une appropriation de la tradition siegfriedienne – et plus largement de la géographie électorale – par les géographes, dans le sillage d'auteurs comme Yves Lacoste ou Béatrice Giblin, lesquels ont rappelé, à l'occasion de la parution d'une monumentale *Géopolitique des Régions françaises*, leur dette à l'égard d'A. Siegfried<sup>94</sup>. Cette reprise tardive d'héritage met fin à un long purgatoire: A. Siegfried, l'aspirant géographe, admirateur de Vidal de la Blache, a mis plus de quatre-vingts ans à se faire reconnaître par ses pairs<sup>95</sup>. Ainsi que l'a bien noté J. Leca, «par une coïncidence curieuse, c'est au moment où la science politique paraît se détourner de la géographie que les géographes prétendent redécouvrir un peu cavalièrement la géographie politique»<sup>96</sup>.

91. P. Favre et Nadine Dada, *La science politique en France. Rapport pour la conférence d'évaluation de la coopération interuniversitaire en Europe*, multigraph., 1996, p. 39.

92. Frédéric Bon, «Qu'est-ce qu'un vote?», *Histoire*, n° 2, 1979, p. 105.

93. Sur ce changement de perspective voir la synthèse de M. Offerlé «Le vote comme évidence et comme énigme», *Genèses*, n° 12, 1993.

94. Yves Lacoste (éd.), *Géopolitique des régions françaises*, Paris, Fayard, 1986, 3 t.

95. Hervé Guillorel, «Des enfants terribles (Taylor et Johnston) au père fondateur (Siegfried). Soixante-dix ans de géographie électorale», *Politix/Travaux de science politique*, n° 5, 1989.

96. J. Leca, «Le désenclavement...», *op. cit.*, 1987 p. 697.

Faut-il cependant voir un rapport de causalité entre ces deux mouvements, à savoir l'historicisation d'A. Siegfried et du *Tableau* et la disparition de ceux que l'on pourrait appeler, avec le sociologue américain Gary Fine – et en écho aux travaux de H. Becker – ses « entrepreneurs de réputation », prélude à l'effondrement du champ de recherches que sa lecture avait contribué à susciter ? La réponse à apporter à cette question, en forme d'hypothèse sociologique forte, renvoie à l'image de la « beauté du mort » évoquée un jour par Michel de Certeau pour décrire la passion de la recherche pour les groupes, les gestes, les œuvres qui disparaissent. Il est peut-être nécessaire qu'une tradition intellectuelle meure pour que l'on puisse ou que l'on veuille en faire l'histoire. Il faut peut-être s'être dépris au préalable d'une œuvre pour entreprendre de la repenser, notamment dans son contexte d'origine. Il faut peut-être attendre la mort intellectuelle du père fondateur pour le tuer une seconde fois en le restituant dans toutes ses dimensions. Il est sans doute inéluctable qu'une histoire des sciences de l'homme à part entière fasse table rase de l'idée même de fondation. Il faut à tout au moins qu'elle réfléchisse au préalable sur la manière dont les disciplines gèrent leur passé, construisent leurs origines et se racontent des histoires qui les rassurent ou fondent leur identité<sup>97</sup>.

Nous voudrions comme conclusion soumettre deux remarques, l'une sous forme de rappel et l'autre sous forme d'interrogation. La première porte sur le relativisme auquel semble mener le processus d'historicisation dont nous nous sommes fait ici l'écho. Toutes les œuvres se valent-elles dès lors qu'on s'emploie à les contextualiser ? Une manière d'en finir une fois pour toutes avec cette accusation passe par un renversement nécessaire de perspective : il va sans dire qu'A. Siegfried a construit F. Goguel autant que F. Goguel a construit A. Siegfried. Les œuvres ne sont nullement substituables les unes aux autres et c'est le *Tableau* lui-même, dans sa matérialité, dans ses contenus, dans sa richesse sinon dans ses ambiguïtés, qui a permis à l'interprétation goguelienne et à toutes celles qui lui ont succédé de voir le jour. Toutes les interprétations de l'œuvre n'étaient pas envisageables et aucun autre ouvrage ne pouvait être reçu de la même manière. Ces deux évidences méritent d'être rappelées

97. L. Blondiaux et Nathalie Richard, « À quoi sert l'histoire des sciences de l'homme ? », in Claude Blanckaert et al. (éd.), *L'histoire des sciences de l'homme*, Paris, L'Harmattan, 1999; L. Blondiaux, « Pour une histoire sociale de la science politique », in Y. Déloye et B. Vontat (éd.) *La Sociologie historique et politique*, à paraître, 2000.



## DOSSIER

*Sciences du politique*

Loïc Blondiaux, Philippe Veitl

*La carrière symbolique  
d'un père fondateur.*

*André Siegfried et la science  
politique française après 1945*

avec force contre toute version « post-moderne » de l'histoire des sciences sociales.

Notre seconde remarque a trait à la recherche du « vrai » Siegfried et du « vrai » *Tableau* que semble appeler notre travail. Est-ce celui de F. Goguel, celui d'A. Garrigou ou celui de P. Favre ou est-ce l'intégrale de ceux-là ? Nous ne voulons pas, bien entendu, trancher sur cette question. À titre d'échappatoire, ou de pirouette comme l'on voudra, nous pourrions inciter à rechercher le Siegfried d'A. Siegfried, à comprendre le sens que le *Tableau* a pu revêtir pour son auteur lui-même. Or celui-ci nous reste largement inconnu et risque de nous échapper longtemps encore. Une fois tous les Siegfried exhumés, il resterait encore cette dimension obscure du *Tableau* à explorer...